

Franco Borgogno
**UN OCÉAN
DE PLASTIQUE**

Les conclusions effarantes d'une mission
scientifique dans le passage du Nord-Ouest
Préface de **François Galgani**

21



Franco Borgogno

UN OCÉAN DE PLASTIQUE



Éditions  Zeraq

Nautilus
21

Franco Borgogno

Un océan de plastique

Traduction de l'anglais de Françoise Gall

Éditions  Zeraq

© 2019 Éditions Zeraq sarl
9, Rue Magnificat – 33200 Bordeaux
contact@zeraq.fr
www.zeraq.fr

Titre original : *Un mare di plastica*
Copyright 2017 Nutrimenti Editore Roma
Traduction de l'anglais de Françoise Gall

Mise en page Carla Cassiano

Première édition juin 2019
ISBN 979-10-93860-38-1
ISSN 2417-5099
Dépôt légal : mai 2019

Distribution : Pollen Diffusion
Imprimé en Italie par Rubbettino Print

Couverture Ferdi Rizkiyanto, What Lies Under, 2011. L'éditeur se tient à disposition pour tout ce qui concerne les droits d'auteur relatifs à la photo de couverture. Tous droits réservés.

*À Corinna,
À maman, papa, Rita, Giancarlo, Luca, Alice et Martino*

Table

Préface <i>de François Galgani</i>	9
L'expédition	11
Le Groenland	25
Science citoyenne	39
Le Nunavut	51
La glace, l'ours et l'homme	63
Le plastique et la mer	77
Les choix	93

Préface

La perception des mers et des océans est culturelle. Elle ressemble à notre histoire, à nos traditions. Navigateurs bretons autour du monde ou des caps de bonnes espérances, plaisanciers au gré des alizés, voyages initiatiques, ou pêcheurs d'Islande, l'hiver aussi en mer du Nord, sont les meilleurs exemples de traditions maritimes qui ont forgé les âmes depuis les temps anciens. Les méditerranéens ont une vision si particulière de la mer qu'elle pourrait les faire passer pour des marins d'eau calme. Ils ne sont ni navigateurs au long cours, ni pêcheurs industriels mais pourtant Homère est d'ici comme le furent les premières expéditions et découvertes maritimes. Le fond des mers est leur jardin. De l'archéologie sous-marine aux pêcheurs de corail rouge, des submersibles jaunes aux si nombreux records d'apnée, la Méditerranée a apporté ce souffle de vie qui pousse à aller au plus profond des choses. Même la littérature, au travers de Marius, fils de marcel Pagnol, fait « mesurer » le fond des mers aux hommes. Alors pourquoi partir si loin ? Le besoin de connaître, de voyager, si bien ressenti dans l'ouvrage de Franco Borgogno, le besoin de couleur, de vie, le besoin d'aller voir à l'autre bout du monde. Si ce monde est gâché, s'il est pollué, qu'on le sache, qu'on le dise à la terre entière.

La première description de l'accumulation des déchets à la surface des océans date de 1869, dans le chapitre « La mer des

Sargasses » de l'ouvrage « Vingt mille lieues sous les mers », une référence sacrée, celle de Jules Verne. Dans ce chapitre, la découverte des zones de convergences océaniques qui concentrent les déchets est attribuée à l'océanographe Amaury. Les temps ont changé et comme cela est expliqué dans le livre, les déchets sont depuis peu de plastique. Bien plus loin, Franco nous parle de Markus, du capitaine Moore, mais l'aventure scientifique est déjà ailleurs et il est déjà dans cet ailleurs. On découvrira un jour de nouvelles zones d'accumulation de plastiques, dans les parties les plus reculées de la planète et Franco Borgogno le sait. Avec l'environnement comme raison de vivre et d'espérer, ce livre reportage est un clin d'œil à l'histoire des grandes expéditions. Il apporte des trésors d'informations, sur la recherche scientifique moderne, sur les expéditions dans le grand Nord, sur les sciences participatives, là où tous les chercheurs ne peuvent pas toujours aller. Il apporte aussi un regard sur le Groenland, sur la vie dans les glaces déjà rejointe par les smartphones, sur les enfants qui jouent encore simplement, sur la faune, les ours et les oiseaux, et sur la mer. Au cours de siècles, toutes les grandes expéditions ont eu des noms magiques. L'histoire de Franco a quelque chose de cela. Sa démarche personnelle en faveur de l'environnement, les trajectoires, les moments d'Italie, du Canada à la route du Nord-Ouest, les mots Sermeq Kujalleq, la baie de Disko ou l'*Akademik Serguey Vavilov* sonnent comme des rêves. Ceux de Franco Borgogno valaient d'être vécus !

1 – L'expédition

J'ai vu des merveilles de la nature, j'ai vu des couleurs extraordinaires et des nuances fascinantes. J'ai vu des ours polaires et des phoques, j'ai vu la puissance de la mer, des vents, des glaciers, de la roche, j'a vu les traces laissées par des milliers d'années de transformations géologiques. J'ai vu les timides Inuits sourire de bonheur dans l'é�incelante lumière de l'été et s'amuser de notre curiosité, fiers de l'intérêt que nous portions à leur environnement, à leur mode de vie et à leur culture. J'ai vu une grand-mère de 104 ans saluer avec enthousiasme tous ceux qui passaient devant sa maison, j'ai vu des gamins jouer au basket et au base-ball au milieu de nulle part et des petits enfants transportés dans la capuche en peau de phoque de leur mère, en équilibre entre tradition vestimentaire et magie du futur virtuel contenu dans le Smartphone solidement vissé dans leur main. J'ai vu des communautés vivant dans des conditions extrêmement dures mais défendant orgueilleusement leur langue et leurs traditions. J'ai vu aussi ce que le reste du monde a offert à ces paradis : un progrès qui a rendu la vie plus facile, mais qui, sans aucune considération, aucune précaution, aucun respect, apporte avec lui la pollution et les déchets venus de nos villes, à des milliers de kilomètres de distance, après avoir traversé des décharges, des égouts, des fleuves et de vastes espaces marins. J'ai vu des chiens de traîneau grignoter des bidons en plastique

et des plastiques brûlés au milieu des déchets, à deux pas des enfants qui jouaient.

Mais c'est ce qu'on ne voit pas qui est encore plus polluant et insidieux. Parce que, c'est vrai, je n'ai pas vu de glace marine alors qu'elle aurait dû être présente dès le mois d'août. Voilà un autre « cadeau » que le reste du monde a fait à l'Arctique : à cause du réchauffement général, la glace de mer, base du cycle de vie sous ces latitudes, se forme chaque année plus tard et fond plus tôt. D'après les chercheurs, les ours polaires ont perdu sept semaines de nourriture par an. Sans glace, l'Arctique est en danger. Et par conséquent, la terre est en danger. Je n'ai pas vu beaucoup de plastique dans le passage du Nord-Ouest mais il y en a énormément, comme l'ont montré les prélèvements et les analyses de laboratoire : des microfibrilles et des microparticules, trop petites pour qu'on les voie à l'œil nu, sont présentes en grande quantité même ici, même dans ces lointains bras de mer. Ce sont des particules invisibles mais incroyablement nombreuses, comme les étoiles dans le ciel, et elles absorbent comme des éponges les substances toxiques présentes dans l'eau, transportant bactéries et microbes d'un endroit à l'autre, d'un habitat à l'autre, des fragments qui se retrouvent dans la chaîne alimentaire et dans le cycle biologique. Les analyses effectuées à la fin de l'expédition ont montré qu'il y avait entre 100 (dans le meilleur des cas) et 650 fibres (au pire) d'une longueur inférieure à 4,75 millimètres dans chacun des dix prélèvements effectués entre le Groenland et Cambridge Bay, dans le passage du Nord-Ouest, dans le profond Arctique canadien.

La somme d'émotions, d'images et d'informations recueillies entre le Groenland et le Nunavut, à l'extrême nord du Canada, forme un kaléidoscope dans lequel se conjuguent les merveilles de la terre et les problèmes de notre époque. Si ces zones étaient plus densément peuplées, elles aussi verraient des flux de personnes en fuite, des migrants environnementaux. Cela pourrait arriver dans quelques années. En somme, j'ai vu le beau et le laid de notre extraordinaire planète. Ce qui est beau esthétiquement n'est pas forcément bon au sens écologique et éthique, mais le laid est assurément mauvais. Tout cela pourtant, pourrait être évité : c'est une question de choix, tout dépend de nous. Aucun catastrophisme, cela ne servirait à

rien, mais nous devons prendre conscience de notre rôle et des conséquences de nos comportements. Des conséquences, cela aussi nous devons le comprendre, qui retomberont d'abord sur les êtres humains.

Pour la première fois en août 2016, une expédition de chercheurs a rassemblé des données sur la présence de micro plastiques et de plastiques dans le passage du Nord-Ouest, en mer Arctique. Et j'y étais. Je suis allé dans un de ces lieux mythiques – depuis le XIX^{ème} siècle – pour les voyageurs et les navigateurs, pour les passionnés de nature et d'anthropologie, avec les chercheurs de l'Institut 5 Gyres, en compagnie d'autres activistes venus de différents coins du monde. J'ai eu la chance de participer à cette expérience de *science citoyenne* – une activité aujourd'hui fondamentale pour la recherche scientifique dans de nombreux domaines, pour la connaissance et la protection de notre Planète – et de pouvoir contribuer à étudier la situation concernant l'empoisonnement auquel nous soumettons notre environnement.

J'en suis arrivé là en poursuivant mon rêve : voyager, observer la nature, l'environnement, les communautés humaines, en un mot, témoigner et apporter ainsi ma petite contribution à la sauvegarde de la Terre. En poursuivant ce rêve, pas à pas, j'ai complètement transformé le cours de ma vie, bien au-delà de mes attentes. Aujourd'hui je m'occupe à plein temps de nature, d'information et d'éducation à l'écologie, avec comme point de départ la pollution des océans par le plastique et l'importance des répercussions de cette situation sur notre vie : en faisant de la vulgarisation, de la sensibilisation, en participant à d'importantes recherches et à des expéditions internationales, en diffusant ce que j'ai la chance de vivre grâce aux chercheurs et aux savants qui m'accueillent et me permettent chaque jour de participer à leurs travaux. Je me sers des mots, des photos, des vidéos, du jeu, de l'art, des laboratoires... Et je m'investis dans le travail sur le terrain, par exemple – avec mes collègues de l'Institut de Recherche Européen, avec les chercheurs de l'Université de Genève dirigés par Alessandro Stocchino, Giovanni Besio e Marco Capello, et ceux de Toulon, avec Stéphane Mounier et Véronique Lenoble – dans le projet européen *Splash !* financé par le programme Interreg-Med Italie-France. L'objectif

de ce projet est d'étudier plus particulièrement la dynamique du plastique dans l'eau. Le travail se déroule entre Gênes, Toulon et Olbia. Un beau jeu d'équipe, comme toujours en matière scientifico-environnementale, pour lequel la coopération entre les différentes compétences est primordiale. Au-delà de la phase de recherche, le projet prévoit un travail approfondi de communication et de sensibilisation de la population, ainsi que des rencontres avec des élèves de 6 à 18 ans : plus de 3 000 en deux ans.

J'en suis convaincu, tout est parti de mes origines paysannes. Mon envie de voyager, le besoin de prendre part à la protection de la Terre (ou simplement de la terre) et le refus de voir jeter dans l'environnement des produits qui, en plus d'être nocifs, peuvent encore être utilisés.

Mes premiers voyages sont ceux qui partaient de Turin, ma ville, vers le Roero et les Langhe, près d'Alba, dans la province de Cuneo. Ces collines, classées aujourd'hui au Patrimoine de l'Unesco, connues dans le monde entier pour leur excellent vin rouge et pour leurs truffes, ne sont pour moi que le pays de mes racines, l'endroit d'où viennent ma mère (Santa Vittoria d'Alba) et mon père (La Morra). Avec eux et ma sœur, nous allions chez mes oncles passer quelques week-ends ainsi que l'été. Nous étions dans les années 70, et pour l'enfant que j'étais, ces voyages paraissaient épiques. Ils étaient quasiment intersidéraux quand nous y allions en train. Encore aujourd'hui, je me souviens de mon émerveillement à voir défiler par la fenêtre du wagon la vie d'autres gens, les objets, les formes, les activités de tous les jours. En fait, pour moi le « voyage » n'est pas l'expérience que l'on vit une fois arrivé à destination, comme on l'entend généralement. Non, ce laps de temps souvent considéré ennuyeux, ce déplacement physique servant juste à atteindre une destination, a pour moi, en soi, quelque chose de magique : rouler sur une autoroute, effectuer le trajet de la maison à l'aéroport ; le fait de se trouver dans ces fantastiques non lieux que sont les gares ou les aéroports ; le comportement des personnes dans l'avion, le bus, le bateau ou le train, l'attente des bagages, le premier regard posé sur le « monde nouveau » et le retour à la réalité une fois arrivé à destination.